

Clarisse Gorokhoff

Défaire l'amour



Robert Laffont

Ouvrage publié dans la collection «Confessions»,  
sous la direction de Thibault de Montaignu

© Éditions Robert Laffont, S.A.S, Paris, 2023.

ISBN : 978-2-221-26459-1

Dépôt légal : janvier 2023

Éditions Robert Laffont – 92, avenue de France, 75013 Paris

*Ce livre est pour Yiğit.*



« Dans une maison étrangère,  
sur un lit étranger d'une ville étrangère,  
un très étrange moi t'attend. »

*Jimmy's blues*, James Baldwin

« C'est là le sujet qui m'intéresse le plus :  
l'amour, le manque d'amour, la mort de l'amour,  
la douleur qu'entraîne la perte des choses  
qui nous sont les plus nécessaires. »

John Cassavetes



## Prologue

L'homme qui vient d'arriver a le visage rouge, le souffle court. Il n'y a pas d'ascenseur chez mon amie Yaz. Il faut se taper les sept étages à pied pour se joindre à son dîner, au cœur d'Istanbul. Les branches fouettent les fenêtres, le vent rugit, les mouettes hurlent. Pourquoi me regarde-t-il comme ça? On se met à parler – des banalités. Il m'écoute avec une attention étrange, et d'un coup m'interrompt :

«C'est dingue! Tu n'as rien à voir avec celle que j'ai croisée il y a quelques années.

— Ah bon?

— Tu as l'air beaucoup plus...

— Plus quoi?

— Posée.

— Posée? Comme un vase sur une commode? Un vieillard dans un fauteuil? Une mère sur une photo de famille? Ou bien posée comme un astre dans le chaos de l'univers en expansion?»

Il avale une rasade de raki.

«Disons que, la dernière fois que je t'ai vue, tu étais une sorte de... terroriste.»

Il lâche ce mot en même temps qu'un rire bizarre, qui contracte mes horripilateurs.

Depuis la cuisine, Yaz l'appelle :

«Onur ! Viens me filer un coup de main.»

Il porte le même prénom que l'homme que je me suis retenue d'aimer, dans cette même ville, il y a huit ans. Mais ce type ne connaît rien de cette histoire.

«C'est quoi pour toi un terroriste?»

Sa réponse vient d'une traite, sans une once d'ironie cette fois :

«Un individu qui à tout moment peut tout faire péter.»

Il tourne les talons pour aider Yaz dans la cuisine.

Je m'affale dans un gros fauteuil ottoman et attrape une crevette – qui aurait pu avoir une vie posée de crevette dans l'océan, si les hommes n'étaient pas si voraces. Et je l'engloutis.

Terroriste... Personne d'autre que moi n'a entendu ce mot qu'il a lâché comme une bombe. Comment sait-il? Huit ans plus tôt, c'est vrai, j'ai placé de la dynamite au cœur d'un couple, et tout a sauté : le petit nid, les promesses d'avenir et (bien sûr) l'amour lui-même. Ce n'est qu'une histoire. Une pauvre histoire parmi les milliards d'histoires que plus personne ne raconte. Mais nos vies n'étant faites que de ça – de récits, de fictions –, j'ai ce désir, modeste et orgueilleux, de raconter cette histoire.



Après le dessert, on s'éparpille dans le salon au charme déglingué – miroirs baroques, lustres estropiés, tapis élimés... La musique est vintage et survoltée. Certains dansent, d'autres sont en apnée sur leurs écrans, qui seuls rappellent cette chose tentaculaire qui nous enserme – la modernité. Je m'éclipse aux toilettes, m'assieds sur le rebord de la baignoire et sors le mien, d'écran. 1-6-0-9. La beauté de Francesca Woodman me scrute en noir et blanc. Regard éternellement jeune de la photographe new-yorkaise. J'écris un livre sur elle en ce moment et j'ai besoin de la sentir avec moi, sa fougue insoumise à portée de main. Elle me rappelle celle que je fus au même âge. Une flamme au bord de l'incendie. Un être qui cherche, sans savoir vraiment quoi, et finit par tout détruire. Francesca a foutu sa vie en l'air. Littéralement. Elle s'est jetée par la fenêtre, à vingt-deux ans.

J'ouvre Instagram. Je veux avoir sous les yeux ce sourire. J'ai besoin de la voir, celle qui a pris ma place sur la photo. Irina. Elle est russe, de trois ans mon aînée, comédienne, des cheveux d'un blond qui tire sur le blanc, sourire candide – comme si la vie, avec son tas de réjouissances qui se terminent au cimetière, n'avait pas encore percuté sa conscience. Irina n'est pourtant plus une gamine. Elle a treize ans de plus que Francesca quand celle-ci s'est jetée dans le vide. En treize ans, on en voit des choses qui se gravent à jamais dans nos iris. Les siens sont bleus comme une piscine dont on change l'eau tous les jours (est-ce pour ça qu'Onur l'a « choisie »?).

Ils habitent ensemble sur une des îles aux Princes au large d'Istanbul, dans une maison spacieuse qui domine la mer de Marmara. Onur et Irina vivent comme dans un film : isolés du monde, enfermés dans leur amour. Un film à l'eau de rose un peu trouble. Je connais cette île, je connais cette maison et cette vue idyllique. J'ai nagé dans ce bleu qui tremble. Sur la dernière photo qu'a postée Irina, elle sourit, encore, du même sourire que sur les autres photos. Machinal. Figé. Trop beau pour être vrai, mais pas assez tordu pour sonner faux. Je connais ce sourire, j'ai arboré le même il y a huit ans, devant le même homme qui me faisait poser devant la même mer et le même soleil. Pourquoi ne suis-je plus sur l'image ? Qu'y avait-il dans cette photo qui m'a donné envie de sauter hors du cadre ? Et comment ai-je pu être si facilement remplacée, moi qui me croyais si spéciale ?

On frappe à la porte. C'est Yaz. Elle surgit avec son rire extatique – le rire de la vie. Elle se repoudre le nez, je range mon portable et glisse à son oreille : « Tu sais, demain, je vais revoir Onur. »

**I**



## 1.

Quand je l'ai rencontré, il n'était pas là. Il ne savait même pas que j'étais en train de le rencontrer. Ça s'est passé au *Lucca*, le bar le plus branché de la ville. J'étais sortie seule, sur un coup de tête. Besoin d'effervescence. Je savais qu'au *Lucca* je croiserais des gens amusants le temps d'une soirée. Le bar était bondé. Les robes miroitaient, les regards se chauffaient. Une clientèle composée de «Turcs blancs», ceux d'en haut, occidentalisés et nostalgiques d'une Turquie qu'ils n'avaient pas connue, et qu'ils idéalisaient – celle de Mustafa Kemal Atatürk.

Verre en main, je suis sortie prendre l'air. Un homme chauve et en léger surpoids s'est approché de moi avec un immense sourire coké. Il avait le charme pas très discret des bons vivants, parlait fort, avec des gestes amples qui ressemblaient à des gifles. Beri, c'était son nom. Comme Barry White, parce que son père adorait le chanteur. «Et toi?»

J'aurais pu lui répondre : «Clarisse, parce que ma mère était fan de l'ordre des Clarisses, fondé en 1212 à la demande de François d'Assise», mais Beri était déjà en train de murmurer à mon oreille : «*Good evening, Clarisse...*»

Sans que je ne lui demande rien, il m'a parlé de son activité de commercial dans la croissanterie. De luxe. Ce qui changeait tout. Il s'agissait de croissants encore plus croustillants et dorés, encore plus excitants. Je hochais la tête pour simuler un brin d'intérêt, mais visiblement Beri attendait une approbation plus enthousiaste. «Ah oui, c'est... important, les croissants... Enfin, je veux dire, ça embellit considérablement l'existence!» Voilà, Beri était ravi. Il a reniflé très fort puis m'a demandé d'où je venais et ce que je faisais dans la vie. Je lui ai répondu un truc pas trop effrayant, à savoir que j'étais venue de Paris pour faire mon Erasmus et que j'avais décidé d'y rester parce que je m'y sentais bien. Beri a insisté pour savoir comment je la gagnais, cette fichue vie. J'aurais dû lui répondre que chaque jour je la perdais un peu plus, mais je sentais qu'il lui fallait des éléments tangibles, à Beri, qui puissent être aussitôt associés à la texture d'un billet de banque froissé. «Je donne des cours de français, des cours privés.» Je ne m'attendais absolument pas à ce que cette réponse suscite chez Beri une telle réaction – le pouvoir de la coke. «C'est dingue!» s'est écrié ce type qui ne coïncidait en rien avec ce que j'étais venue

chercher ce soir-là – à savoir l’homme de ma vie, ou au moins de ma nuit.

« Comme Onur !

— Qui est Onur ?

— Mon pote d’enfance, il faudrait que tu le rencontres. Il parle parfaitement français et il est encore plus canon qu’Alain Delon jeune. Tiens, regarde ! »

Beri, dont l’iPhone semblait une extension (voire le substitut) de son cerveau, l’a dégainé pour me montrer le profil Facebook de son ami. Bien plus beau, en effet, que Delon. Onur avait la noblesse mystérieuse d’un empereur de l’Antiquité. « Un petit air de Cyrus le Grand », ai-je marmonné, sans trop savoir d’où me venait cette association – n’ayant jamais tapé ce nom sur Google.

Onur m’intriguait. Je voulais en savoir plus sur lui. « Il a dix ans de plus que toi, c’est la différence d’âge idéale », a dit Beri qui enchaînait les clopes et les arguments, tout en tirant sur la paille de son verre vide.

« Et il connaît bien ta ville natale, Paris, il y a vécu plusieurs années. Aujourd’hui, il donne des cours de français aux gens les plus puissants du pays, des présentateurs télé, des champions... D’ailleurs, en ce moment, il a parmi ses clients la star de Galatasaray, c’est pas la classe, ça ?

— Si, si, ai-je fait, approuvant du menton, la grosse classe. »

J'ai pressenti qu'il allait me plaire, cet Onur à la beauté racée. Que nous avons des chances de nous entendre.

« Bon, enchantée, Beri ! Je dois filer. »